

**Civilisation, culture:
pour dépasser l'ambiguïté**

Guy Jaspert

Introduction

Introduction

Dans un dossier de la revue *l'Histoire*, on peut lire, sous la plume de Maurice Sartre, que « si la nudité affichée du gymnase ne remonte pas au-delà de l'époque archaïque, les Grecs ont su en faire un signe distinctif de leur culture et, par contrecoup, de la civilisation elle-même¹. » Quelques pages plus loin, Johann Chapoutot traduit l'allemand *Kulturkritik* par « critique de la civilisation » et *Zivilisationspessimismus* par « pessimisme culturel »². Par ailleurs, le *Monde diplomatique* fait paraître les bonnes feuilles de « Planète ONU. Les Nations unies face aux défis du XXI^e siècle »³. On peut y lire quelques phrases dues à la baronne autrichienne Bertha von Suttner, ardente militante pacifiste. En 1889 : « La guerre est la négation de la culture » et en 1893, s'adressant à son ami Alfred Nobel : « Le progrès vers la justice n'est assurément pas un rêve, c'est la loi de la civilisation ».

Dans un autre article du même mensuel, Danièle Linhart écrit : « (La subjectivité collective), faisait percevoir le travail comme une épreuve commune et nécessaire, et le dotait ainsi d'une dimension universelle. Elle donnait également naissance à toute une culture du travail, de la solidarité et de la contestation. Les difficultés individuelles, les sentiments d'impuissance et d'injustice étaient réinterprétés à l'aune de ce sens collectif »⁴.

1 Maurice Sartre, *Le propre de l'homme...grec* ; *L'Histoire* n°345, septembre 2009, page 53. En général, c'est moi qui souligne.

2 Johann Chapoutot, *Au nom de la race* ; idem, page 64.

3 *Le Monde diplomatique*, septembre 2009, page 10 : *Quand Freud et Einstein imaginaient l'ONU*.

4 *Comment l'entreprise usurpe les valeurs du service public* ; idem, pages 20-21. Danièle Linhart répond aux questions de Jean Sloover dans *Espace de Libertés*, n°378,

Ces diverses occurrences montrent bien que culture et civilisation ne sont pas superposables, ni entre langues différentes, ni à l'intérieur d'une seule langue –pour nous, le français . Mais quels concepts ces deux mots recouvrent-ils exactement ? Autrement dit, quels sont leurs champs sémantiques respectifs ?

Face à ces questions, je me suis souvenu que fin 2001, un ami, Jacques Violon, avait émis l'hypothèse selon laquelle une des causes des dangers qui guettent notre monde pourrait bien se trouver dans la confusion entre les termes civilisation et culture, et plus précisément dans l'élimination du premier concept au profit du second. Il s'en était ensuivi six mois d'échanges épistolaires entre lui et moi. Pour une lecture dialoguée au sein d'un petit cercle, nous avons choisi comme titre : « Civilisation, culture : l'ambiguïté ». On retrouvera l'essentiel de ces lettres, débarrassé des inévitables digressions, dans la cinquième partie du présent dossier.

Pour le reste, je propose en premier lieu une approche étymologique, suivie d'une étude des sens avancés dans quelques dictionnaires plus ou moins spécialisés parus au cours de ce dernier demi-siècle. Suit une analyse des manières d'envisager le problème par un historien, Fernand Braudel, et deux sociologues, Albert Memmi et Edgar Morin. La dernière partie présente les termes dérivés (culturel, multiculturalisme, interculturel, etc.) et les dérives que l'on constate dans nos sociétés et qui, sous couvert de droit à la différence ou de tradition, visent à perpétuer certaines dominations au moyen de justifica-

septembre 2009 : *Le salaire de la peur*, pages 5-7.

tions ethniques et/ou religieuses. Une réflexion « républicaine » clôt cet ensemble, alliant diversité culturelle et solidarité politique et permet de conclure avec un regard critique sur certaines contradictions occidentales, européennes en particulier.

Le lecteur s'étonnera peut-être que je ne me réfère nulle part au livre tant de fois cité - mais pas nécessairement lu - de Samuel Huntington, *Le Choc des civilisations* (édité en traduction française chez Odile Jacob en 1997), c'est que je ne cache pas ne pas l'avoir lu. Et les commentaires et critiques qui me sont passés sous les yeux ne m'y ont pas encouragé : le côté polémique du « clash » mis à part, cet auteur n'apporte apparemment rien de neuf par rapport à la périodisation ni au découpage en aires de civilisation proposées en leur temps par des historiens qui ont renouvelé leur domaine de recherche tout en n'étant pas révolutionnaires –ce n'est pas contradictoire ! Je pense à Fernand Braudel, que l'on retrouvera plus loin, comme annoncé, et à Arnold Toynbee avec *A Study of History*, 1972 (traduction : *L'Histoire*, éditions Elsevier Séquoia, Bruxelles, 1978) ou encore *Mankind and Mother Earth : A narrative history of the world*, 1976 (traduction : *La grande aventure de l'humanité*, également chez Elsevier, 1977).

1. Dans le dédale des dictionnaires

1. Dans le dédale des dictionnaires

1. Les sources latines

Le Gaffiot abrégé⁵ nous livre quelques renseignements intéressants.

Les Latins de l'Antiquité ne connaissaient pas de mot d'où serait issu notre « civilisation ». Par contre, la racine « civ- » fournit une palette relativement riche :

- civis : citoyen, concitoyen mais aussi sujet par rapport à un souverain.
- civitas : ensemble des citoyens qui constituent une ville ou un Etat, d'où également la cité ou l'Etat et ultérieurement le droit de cité, autrement dit le droit des citoyens.
- civilis (adjectif) : civil, comme dans guerre civile ou dans droit civil en tant que droit commun à tous les citoyens et en particulier le droit privé, ou encore dans charges ou fonctions civiles. Civilis en viendra à signifier convenant à des citoyens, digne de citoyens puis aussi populaire, affable, doux, bienveillant.
- civicus (adjectif) : relatif à la cité ou au citoyen, civique, civil.
- civilitas (nom) : sociabilité, courtoisie, bonté.
- civiliter (adverbe) : en (bon) citoyen, avec modération, avec douceur

Culture, quant à lui, a son exact pendant en latin, avec cultura, dans le sens terrien et dans le sens métaphorique tel qu'il nous occupe ici, dû à Cicéron, comme le rappelle Christian Godin, que nous retrouverons plus loin. Cultura est dérivé du

5 Félix Gaffiot : Dictionnaire latin-français abrégé. Le livre de Poche n° 7969 (1ère édition : Hachette, 1934).

verbe colere qui peut signifier cultiver, soigner, traiter (quelqu'un), mais aussi habiter (la ville), pratiquer (une vertu) ou encore honorer, par exemple en accomplissant les sacrifices de la religion domestique.

Dans la même famille étymologique, on trouve :

- culte (adverbe) : avec soin, avec élégance.
- cultio (nom) : action de cultiver.
- cultor (nom) : celui qui cultive, qui soigne (suivis d'un complément, par exemple : la vigne), paysan ; habitant ; partisan ; celui qui honore, qui révere.
- cultus (adjectif) : cultivé, soigné, paré, orné.
- cultus (nom) : action de soigner, de cultiver, conditions d'existence ; action d'honorer (ses parents, sa patrie et plus particulièrement les dieux) ; la manière dont on est cultivé, le genre de vie et l'état de civilisation.

Il me semble important de déjà retenir que civilisation a beaucoup à voir avec la ville, lieu par excellence de sociabilité : on se souviendra d'expressions quelque peu désuètes comme « Vous êtes bien civil » ou « Cela est très urbain » allant dans le sens de la courtoisie, de la modération, de la douceur, de la politesse. De retenir aussi que dès l'époque romaine, les mots qui tournent autour de ce que nous appelons la culture, culture générale, culture de l'esprit, peuvent aussi servir dans le domaine de la religion avec le culte rendu aux dieux ou aux ancêtres. L'imbrication culture/religion est toujours d'actualité, avec les confusions qui en découlent, entretenues de façon innocente ou non.

2. Les émergences en français

Avant toute chose, rappelons brièvement les précautions développées pour la même rubrique dans le dossier Tolérance(s)⁶ : une occurrence écrite, pour autant qu'elle soit datable, ne présume en rien de la non-existence de traces antérieures mais perdues et surtout ne renseigne pas sur la longévité de la « préhistoire orale » du mot.

Dubois⁷ voit apparaître culture au 12e siècle pour le sens premier et au 15e pour le sens figuré. Von Wartburg⁸ situe ces deux sens respectivement vers 1300 et en 1509... Aucun des deux ne justifie ses sources. Dubois ajoute quelques éléments : cultiver (l'esprit) est utilisé pour la première fois à l'écrit en 1538 dans le Dictionnarium latino-gallicum de Robert Estienne, culturel en 1907 dans le sens de relatif à la civilisation, d'après l'allemand kulturell et acculturation en 1911.

Dubois affirme que civilisation est substitué à police dès 1734 par Guyau de Pitavel, mais cet auteur n'est pas repris dans la bibliographie. Von Wartburg voit cette substitution se faire jour en 1756 dans L'Ami de l'Homme, œuvre du marquis de Mirabeau, le père du tribun de 1789. Ce néologisme est rendu nécessaire « pour exprimer l'enrichissement des idées à propos du progrès de l'homme en société ». Après 1800, suite aux voyages et découvertes, civilisation désignera

6 Guy Jaspert. Tolérance(s). CediL, 2008, page 7. Voir www.famL.be

7 Jean Dubois, Henri Mitterand, Albert Dauzat. Dictionnaire étymologique et historique du français. Larousse-Bordas, collection Expression, 1998.

8 Oscar Bloch, Walther von Wartburg (dir.). Dictionnaire étymologique de la langue française. Presses Universitaires de France, collection Quadrige, rééd. 2004.

l' « ensemble des caractères que présente la vie collective d'une société donnée ».

Dubois apporte quelques éléments complémentaires : en 1361, civilité désigne « les institutions d'une communauté » ; il prend le sens de politesse vers 1450 ; le verbe civiliser, forgé à partir de civil, synonyme pour nous de cultivé, est daté de 1568 ; civilisable se trouve chez Cuvier à la fin du 18e siècle et civilisateur nous est donné en 1829. Rappelons avec von Wartburg que civiliser et civilisation « ont été en outre juridiques » lorsqu'il s'est agi de nommer le processus consistant à faire passer au civil un procès criminel.

Un article d'Emile Benveniste intitulé *Civilisation : Contribution à l'histoire du mot*⁹ corrige légèrement von Wartburg : l'ouvrage de Mirabeau père s'intitule exactement *L'Ami des hommes* (et non « de l'Homme ») ou *Traité de la population*. De plus, il précise que pour cet auteur, civilisation est un procès « un acte tendant à rendre l'homme et la société plus policés »¹⁰ ; dans un texte resté manuscrit et daté sans doute de 1768, le marquis donne la définition suivante : « la civilisation est l'adoucissement de ses mœurs, l'urbanité, la politesse, et les connaissances répandues de manière que les bienséances y soient observées et y tiennent lieu de lois de détail »¹¹. Enfin, Benveniste montre que le phénomène de société en quoi consiste la civilisation des mœurs dépasse la France et le français : de façon quasi contempo-

raine, en 1759, et presque certainement indépendante, Adam Ferguson, professeur de philosophie morale à l'Université d'Edimbourg, forge le mot anglais *civilization*, à considérer également comme un procès.

3. Les sens actuels

En parcourant quelques ouvrages qui jalonnent un peu plus que le dernier demi-siècle, nous allons voir comment leurs auteurs présentent culture et civilisation, en les mettant à chaque fois en présence. Ensuite, nous essayerons d'établir les similitudes, les différences et éventuellement les contradictions.

3.1. Henri Bénac – Vocabulaire de la dissertation – 1949¹²

Culture

1. (dès le 16e siècle) Développement généralement harmonieux d'une faculté par un exercice approprié (culture physique) ; rendu péjoratif par l'introduction d'un adjectif (culture purement livresque).
2. (depuis la fin du 18e siècle) Caractère d'une personne instruite qui a su utiliser son savoir pour développer son goût, son jugement et aussi apprendre à bien vivre. La culture est donc dans cette acception plus que le savoir, « elle suppose un enrichissement intellectuel et moral qui demeure, même si le savoir est oublié, et peut venir d'autres sources que

le savoir (ex. les voyages, l'expérience de la vie) ».

3. (19e siècle, par transposition de l'allemand *Kultur*) Civilisation, dans le second sens ci-dessous. Exemple : la culture française.

Civilisation

1. (18e siècle) Etat des peuples jugés les plus éloignés de la barbarie ; autrement dit : les peuples d'Europe « considérés comme supérieurs par leur science, leurs techniques et le caractère rationnel de leur organisation sociale : en ce sens, on disait la civilisation car les philosophes croyaient que la civilisation de leur temps étendrait ses caractères à tous les peuples ».
2. (fin 18e siècle) « Une civilisation : ensemble des caractères sociaux, religieux, moraux, esthétiques, techniques ou scientifiques qui se transmettent et sont communs à une société. » Exemple : la civilisation américaine.

3.2. Le petit Robert – édition de 1969.

Culture

1. Développement de certaines facultés de l'esprit par des exercices intellectuels, d'où ensemble des connaissances acquises qui permettent de développer le sens critique, le goût, le jugement. Exemples : culture philosophique, littéraire, scientifique, artistique, mais aussi culture classique.
2. Ensemble des aspects intellectuels d'une civilisation. Exemples : culture occidentale, gréco-latine, française.

9 Reproduit dans : Problèmes de linguistique générale. Gallimard, Bibliothèque des Sciences Humaines, 1966, pages 336-345. Il existe une réédition de cet ouvrage : Gallimard, collection Tel n°7, sous le titre Problèmes de linguistique générale, I.

10 idem, page 339.

11 ibidem.

12 Paru à la Librairie Hachette. Petit manuel destiné aux classes de Seconde, Première et Philosophie ; 186 pages, 10x15cm.

Civilisation

1. Ensemble des acquisitions des sociétés humaines par opposition à la barbarie et à la nature.
2. Ensemble de phénomènes sociaux – religieux, moraux, esthétiques, scientifiques, techniques – communs à une grande société ou à un groupe de sociétés. Exemples : civilisation chinoise, égyptienne, grecque, précolombienne, occidentale.

3.3. Georges Thinès et Agnès Lempereur, directeurs – Dictionnaire général des sciences humaines -1975¹³.

Les notions qui nous intéressent sont vues dans cet ouvrage uniquement sous l'angle anthropologique.

Culture

En usant de ce terme, les anthropologues tentent de « désigner ce qui constitue une société et (ce qui) la caractérise par rapport à d'autres ». Les conceptions en seraient fort diverses mais pourraient être ramenées à deux grandes tendances :

1. Une tendance plutôt pragmatique et quantitative qui, sur base des théories évolutionnistes et diffusionnistes, a dressé de multiples inventaires de traits culturels observables dans les sociétés étudiées, inventaires dont l'inflation a rendu indéfinissable la notion même de culture dans sa réalité. Par ailleurs, certaines théories fonctionnalistes réduisent la société

au social avec comme conséquence que la notion de culture perd son utilité.

2. Une tendance plutôt symbolique et qualitative qui met l'accent sur les systèmes de croyances et de pensée. C'est le cas d'Edward Sapir (1924) pour qui « la culture est faite des sens vécus mais le plus souvent inconscients, attribués par les membres d'un groupe aux milieux naturels humain et social. Dans cette perspective, la civilisation, et le social plus particulièrement, deviennent eux-mêmes des symboles de la culture ». Plus près de nous, le structuralisme, s'il considère l'homme comme agent du social, réduirait « le jeu symbolique à l'expression d'une structure universelle de l'esprit ».

Civilisation

Au sens général, civilisation désigne le mode de subsistance principal d'un groupe : cueilleurs, chasseurs, pasteurs, agriculteurs, ces activités pouvant s'associer. Les trois premiers groupes peuvent aussi être distingués comme nomades par rapport au quatrième, sédentaire.

Par opposition à culture, civilisation recouvre les créations explicites et formelles d'une société déterminée, « du domaine matériel au domaine intellectuel en passant par l'organisation sous toutes ses formes et par les systèmes normatifs ». Ces créations sont cumulatives, elles résultent de l'expérience collective et sont transmises par socialisation ou enculturation, ce dernier terme étant défini comme le « processus d'assimilation des nouveaux membres d'un groupe à la culture de ce groupe ».

Remarquons que l'anthropologie s'est affinée,

enrichie et parfois redéfinie depuis 1975. Ceux qui aimeraient en savoir plus trouveront de bonnes bases dans Robert Deliége¹⁴.

3.4. Christian Godin – Dictionnaire de philosophie – 2004¹⁵.

Culture

1. Action de travailler ses facultés mentales pour en tirer des résultats qu'elles n'auraient pas données d'elles-mêmes. D'où aussi, par métonymie, l'ensemble des bénéfices ainsi obtenus. « C'est Cicéron (106-43 av. J.-C.) qui transpose le mot « culture » (cultura) dans le domaine de l'esprit en établissant l'analogie entre le champ et l'âme, le travail de la terre et l'enseignement : la culture de l'âme (cultura animi), traduction latine de la païdéia grecque, a ses semences et ses récoltes, et de même que le cultivateur arrache les mauvaises herbes de son champ, la culture extirpe les vices de l'âme. »
2. Au sens anthropologique, l'ensemble des productions matérielles (techniques, arts,...) et immatérielles (mythes, croyances,...) propres à un peuple. Par là, culture est opposé à nature. « Souvent utilisée comme synonyme de civilisation, la culture a été différenciée d'elle par son champ d'extension plus petit (on dira : la « culture » et non la « civilisation » nambikwara). Ainsi, la civilisation de la Renaissance ou la civilisation occidentale comprend-elle plusieurs cultures. Les Alle-

¹⁴ Une histoire de l'anthropologie : écoles, auteurs, théories. Editions du Seuil, 2006 ; 330 pages.

¹⁵ Coédition Fayard et Editions du temps.

mands opposent la Kultur comme expression de l'intériorité spirituelle d'une notion à l'extériorité des manières civilisées. »

Civilisation

1. Au 18e siècle, civilisation désigne d'abord le processus par lequel les individus deviennent aptes à vivre en société. La civilisation est donc l'action de civiliser.
2. Du sens précédent découle l'usage du mot comme résultat de l'action de civiliser, « en particulier chez ces grands collectifs que sont les peuples ».

La civilisation est ainsi « l'ensemble de toutes les productions matérielles (objets, outils, habitations, vêtements, etc.) et immatérielles (idées, croyances, lois, coutumes, etc.) grâce auxquelles l'être humain, dépassant le stade et le niveau purement biologiques, peut vivre face à la nature et en société. Une civilisation est une spécification de la civilisation ; elle possède une unité de temps (une histoire) et de lieu (une géographie).»

Godin ajoute qu'on peut distinguer culture et civilisation selon deux déterminations :

1. soit on attribue une extension plus vaste en durée et en étendue à la civilisation, qui peut englober plusieurs cultures et est de ce fait « valorisée aux dépens de la culture » ;
2. soit on pose une « distinction ontologique » en suivant l'usage anglo-saxon et allemand. La civilisation comprend alors la part matérielle, technique tandis que la culture « englobe la part idéale, axiologique ». Spengler (1880-1936) « va jusqu'à opposer la culture

vivante et la civilisation morte ». La civilisation devient ainsi « la sclérose de la culture ». Godin termine cette rubrique en faisant remarquer qu'en allemand, la civilisation renvoie « au niveau le plus superficiel de la culture, celui qui touche directement la façon dont les individus vivent les uns par rapport aux autres, leur sociabilité (les manières de table, les codes de politesse, les façons de s'habiller,...) ».

3.5. Le petit Larousse illustré -2007.

Culture

1. Ensemble des usages, des coutumes, des manifestations artistiques, religieuses, intellectuelles qui définissent et distinguent un groupe, une société. Sur cette définition se greffent culture de masse et maison de la culture.
2. Ensemble des convictions partagées, de manières de voir et de faire qui orientent plus ou moins consciemment le comportement d'un individu ou d'un groupe. Exemple donné : culture laïque. Extension : culture d'entreprise.
3. Ensemble des connaissances acquises dans un ou plusieurs domaines. Exemple : culture scientifique.
4. Culture physique, considéré comme vieillie.

Civilisation

1. Action de civiliser, fait de se civiliser.
2. Ensemble cohérent de sociétés ou de cultures ; ensemble des caractères sociaux, culturels, etc., qu'elles partagent (civilisation

africaine, chinoise, européenne).

3. Période de rayonnement de particulière richesse culturelle d'une ou plusieurs sociétés, cultures, etc. ; ensemble de traits correspondants (civilisation grecque).
4. Ensemble des comportements, des valeurs supposés témoigner du progrès humain, de l'évolution positive des sociétés (par opposition à barbarie).

*
* *

3.6. Convergences et divergences

Remarquons d'abord l'opposition assez radicale entre les conceptions soutenues par les langues germaniques, d'une part, et le français, de l'autre. Ainsi, en allemand, c'est dans la culture qu'une nation, un peuple trouvent leurs racines les plus solides, la civilisation n'étant que superficialité de colifichets et de gestes de politesse. Par contre, si les ethnologues français ont étudié des cultures exotiques, les diverses colonisations ont été justifiées par les penseurs politiques et religieux au nom de la Civilisation généreusement prodiguée à des tribus et autres sociétés embryonnaires, toutes plus ou moins barbares et errant dans les ténèbres loin de la Vérité de la seule vraie Religion. Notons cependant que Bénac et Godin sont d'accord pour voir une influence de l'allemand Kultur sur certains usages du mot français homonyme : la culture française n'est pas qu'une simple sociabilité, c'est, comme au-delà du Rhin, l'expression de l'intériorité spirituelle de la Nation, certains citoyens ayant peut-être la nostalgie de l'homogénéité - idéale mais rêvée - de cette dernière.

Culture

1. Bénac 1, Robert 1, et Godin 1 voient d'abord dans la culture le développement d'une faculté par un exercice approprié. Robert précise comme facultés le sens critique, le goût et le jugement. On peut annexer ici la culture comme enrichissement personnel, intellectuel et moral ainsi qu'en font état Bénac 2 et Larousse 3.
2. Thinès présente la culture comme ce qui caractérise une société et donc la différencie des autres. Il remarque en passant que pour certains anthropologues, la civilisation devient ainsi « un symbole de la culture » : le tout est de savoir, pour donner sens à cette remarque, ce qu'il faut entendre par « symbole ». Godin 2 précise que la culture d'une société est constituée de productions matérielles et immatérielles et par là s'oppose à la nature. Robert 2 me paraît restrictif quand il limite la culture aux seuls aspects intellectuels d'une civilisation. Larousse 1, quant à lui, laisse les composantes matérielles dans le vague. Godin 2 attribue à culture un champ d'extension plus petit qu'à civilisation.
3. Larousse 2 est le seul à donner à culture le sens supplémentaire d'« ensemble de convictions partagées ». C'est pourtant cette composante convictionnelle de la culture qui me semble actuellement la plus dynamique et la plus présente dans le langage courant, avec l'ambiguïté de servir de paravent à l'identitaire communautaire ou religieux, si pas communautaire-religieux, ou encore nationaliste...

Civilisation

1. Le sens le plus ancien, action de civiliser, processus conduisant à la vie en société, se retrouve dans Godin 1 et Larousse 1.
2. Bénac 1, Robert 1, Godin 2 et Larousse 4 sont d'accord, avec des variantes, pour voir aussi dans la civilisation l'état des peuples (les plus) éloignés de la barbarie (et de la nature). Larousse use d'un vocabulaire proche de celui des Lumières, avec « valeurs », « progrès humain » et « évolution positive des sociétés ».
3. Les cinq auteurs sont unanimes à admettre qu'on peut définir la civilisation comme un ensemble de caractères sociaux, religieux, moraux, esthétiques, techniques et scientifiques qui se transmettent : Bénac 2, Larousse 2, Robert 2, qui précise que ces caractères sont communs à une grande société ou à un groupe de sociétés, Thinès 2, qui parle aussi d'organisation de la société et de systèmes normatifs, et Godin 2, qui introduit la notion d'unité de temps et de lieu. On peut ajouter ici la période de rayonnement de richesse culturelle donné par Larousse 3.
4. Thinès 1 entre dans le domaine spécifique des anthropologues avec le mode de subsistance d'un groupe : cueilleurs, chasseurs, pasteurs, agriculteurs ; nomades, sédentaires. C'est dans un sens proche que, dans un « Marabout Université » intitulé Les civilisations noires et paru en 1966, Jacques Maquet, qui fut professeur d'anthropologie culturelle entre autres à l'Université Libre de Bruxelles, intitule ses chapitres : la civilisation de l'arc, la civilisation des clairières, la civilisation des greniers, la civilisation de la

lance, la civilisation des cités et la civilisation des industries. Par contre, les préhistoriens francophones semblent préférer le terme de culture : culture solutréenne, culture magdalénienne, etc. On trouve bien sûr des termes plus ou moins synonymes comme tradition, horizon, industrie, ou encore simplement Solutrén, Magdalénien, mais civilisation n'apparaît semble-t-il le plus souvent que dans des ouvrages traduits « au plus près » de l'anglais...

*
* *

En résumé de ce chapitre, les dictionnaires sont relativement d'accord pour présenter la culture comme ce qui caractérise un groupe ou une société et ce qui les différencie des autres, dans les productions matérielles et immatérielles, une des composantes étant, actuellement de façon explicite, l'ensemble des convictions partagées. La culture s'opposerait ainsi à la nature...

Quant à la civilisation, d'extension plus vaste que les cultures, elle est commune à une grande société ou à un groupe de sociétés et s'oppose à la barbarie à travers un ensemble de caractères sociaux, religieux, moraux, esthétiques, techniques et scientifiques qui se transmettent.

A lire une telle synthèse de rubriques extraites de documents quasi officiels ou académiques que sont les dictionnaires, on ne perçoit pas de différenciations nettes entre culture et civilisation.

Aussi, pour progresser quelque peu dans le sens du vécu, je reprends la réflexion de Tzvetan Todo-

rov dans *La peur des barbares*¹⁶. Considérant que les civilisations ne correspondent plus qu'à des « formations historiques qui apparaissent et disparaissent », il propose de ne plus employer civilisation qu'au singulier, en opposition à barbarie. Par contre, pour lui, les cultures seront toujours plurielles, chacune d'elles ayant « deux niveaux étroitement reliés, celui des pratiques sociales et celui de l'image que laissent celles-ci dans l'esprit des membres de la communauté ». Nous retrouverons Todorov plus loin mais je le cite encore dans le contexte qui vient d'être énoncé : « Il est dans la nature même de l'être humain d'avoir une culture »¹⁷.

Terminons ce chapitre par une mise au point. On ne peut pas, comme l'a fait le président Obama le 4 juin 2009 dans son discours du Caire, réduire une civilisation à la religion qui y est (majoritairement ?) pratiquée, même si l'intention est de remplacer le « choc », la confrontation de civilisations -dans le cas présent, une civilisation occidentale, « chrétienne » et une autre, d'Afrique et d'Asie, « musulmane »- par le dialogue. Alexis Doutain écrit fort justement que « la voie choisie pour prôner « le respect mutuel », à savoir ramener les populations à leur seule identité religieuse, va plus loin qu'une simple logique de stratégie géopolitique. (...) Dans ce registre, le président Obama ne diffère de son prédécesseur que par le style (...) aborder ainsi le dialogue des civilisations n'est sans aucun doute pas le meilleur moyen de le favoriser »¹⁸.

16 Sous-titré *Au-delà du choc des civilisations*. Robert Laffont, 2008 ; pages 45 à 48.

17 C'est bien moi qui souligne.

18 Le dialogue des civilisations ne peut être réduit au dialogue des religions ! *Espace de Libertés*, n°379, octobre 2009, page 31.

2. Une approche historienne de la civilisation :

2. Une approche historique de la civilisation : Fernand Braudel

Fernand Braudel

En 1987, Fernand Braudel reprend *Grammaire des Civilisations*¹⁹, un ouvrage déjà édité en 1963 mais qui avait été mal diffusé. C'est une œuvre majeure qui inscrit dans la longue durée les civilisations coexistant au vingtième siècle. Je ne synthétise ici que la cinquantaine de pages de « Définitions²⁰ ».

Les considérations étymologiques sont semblables à celles dont j'ai déjà fait état. Ajoutons que dans la première partie du 19e siècle, civilisation et culture sont synonymes et que la nécessité se fait sentir de les distinguer, en attribuant à l'une les valeurs morales et à l'autre les valeurs matérielles... mais il n'y a pas d'accord dans la communauté savante quant à savoir laquelle endosserait quoi ! En Allemagne, comme dit précédemment, la primauté est donnée à « Kultur », « avec dévaluation constante de civilisation ». En France, « culture ne garde sa force que lorsqu'il s'agit de désigner toute forme personnelle de la vie de l'esprit' (Henri Marrou) », civilisation recouvrant dès lors les valeurs collectives.

C'est aux anthropologues anglo-saxons de la 2e moitié du 19e siècle qu'on doit l'application de « civilisations » aux sociétés modernes, « cultures » étant réservé aux sociétés dites primitives. Le terme « civilisation » se décline donc au pluriel avec le sens d' « ensemble des caractères que présente la vie collective d'un groupe ou d'une époque ». Ce pluriel prévaut au 20e siècle car il « est directement accessible à nos expériences personnelles » (voyages, visites de musées,...).

19 Coédition Arthaud-Flammarion, 606 pages.

20 Exactement les pages 25 à 68. Je reviens sur la conception braudélienne de civilisation dans *Morale Laïque* 166, 1er trimestre 2010.

Pour Braudel, il est difficile de définir « la » civilisation car le 20e siècle s'est débarrassé d'un certain nombre de jugements de valeur et ne saurait définir la meilleure civilisation (« au nom de quels critères ? »). L'emploi du pluriel correspond à l'effacement de l'idée apparue au 18e siècle d'une civilisation confondue avec le progrès en soi et qui serait réservée à quelques peuples privilégiés.

Quand le mot est actuellement employé au singulier, il signifie « le bien commun que se partagent, inégalement d'ailleurs, toutes les civilisations » ou, dit autrement, « ce que l'homme n'oublie plus ». Il y a, dans la 2e moitié du 20e siècle, l'émergence du phénomène de diffusion de biens culturels communs à l'humanité entière, qui prend une ampleur singulière, surtout pour les techniques créées en Occident, qui imposent « partout un même visage ». Braudel se pose, déjà en 1963, la question de l'unification du monde.

Mais il ajoute aussitôt que ces techniques ne sont qu'un des traits de la civilisation occidentale et donc que tout de cette dernière n'est pas accueilli ailleurs dans le monde.

Braudel propose cinq points de vue pour analyser les civilisations :

1. Elles sont des espaces où se mêlent milieu naturel et milieu fabriqué, formant des aires culturelles aux frontières perméables.
2. Elles sont des sociétés, la civilisation étant le miroir de tensions sociales se faisant jour dans la société. La différence entre culture et civilisation se marque par la présence ou l'absence de villes, comme signe extérieur

le plus fort. Il ne faut cependant pas oublier que des cultures, donc des sociétés élémentaires, existent à l'intérieur des civilisations (campagnes, zones montagneuses, écarts,...).

3. Elles sont des économies. L'homme a été longtemps « le seul outil, le seul moteur, le seul artisan de la société matérielle ». La valeur croissante qui lui est attribuée, en Europe, par rapport par exemple à l'Antiquité gréco-romaine ou à la Chine classique, a nécessité d'économiser sur son emploi, ce qui a permis l'essor des machines et l'industrialisation pour la production de surplus de richesses. Ces surplus permettent les dépenses indispensables au luxe des civilisations, c'est-à-dire l'art, et aux différents modes de redistribution qui les caractérisent.
4. Elles sont des mentalités collectives, fruits d'héritages lointains, souvent inconscients. Pour Braudel, bien des décisions prises par une société obéissent moins à une logique « qu'à un commandement informulé, informulé souvent et qui jaillit de l'inconscient collectif ». Pour lui aussi, la religion est un des traits les plus forts d'une civilisation, son passé et son présent. Si en Europe actuelle, laïcité, religion et science coexistent, il ne faut pas oublier que le christianisme est une réalité essentielle de la vie occidentale, marquant chacun. Cependant, la singularité de la civilisation occidentale est sa tendance au rationalisme, dès la pensée grecque, et donc un dégagement par rapport à la vie religieuse.
5. Elles sont des continuités historiques. Seuls comptent les événements et les hommes qui appartiennent à la durée (Socrate, Dante, Mahomet,...), tout au moins du point de vue des civilisations. Chacune d'elles repose sur des

« fondements », des structures anciennes, avec des traits originaux, des « permanences inconscientes », qui n'apparaissent que par comparaison avec d'autres. Mais les civilisations ne sont pas immobiles : si elles refusent des emprunts allant à l'encontre de leurs structures profondes, elles se transforment par adaptation d'une part de leur propre passé, par « décantation d'une personnalité collective », « entre conscient et inconscient ».

Braudel place les civilisations dans le « temps long », pluriséculaire, « qui semble immortel ». L'histoire des civilisations est une « navigation hauturière » sur la mer du temps et pas le « sage cabotage » d'événement en événement.

3. Une approche de la culture

comme source de

3. Une approche de la culture comme source de plaisir : Albert Memmi

plaisir :

Albert Memmi

Né à Tunis en 1920 dans une famille juive de langue arabe, sociologue, écrivain, professeur entre autres à l'université de Nanterre, Albert Memmi est surtout connu par le *Portrait du colonisé* (1957) et le *Portrait du décolonisé* (2004). A 89 ans, il nous livre un *Testament insolent*²¹ dont le chapitre 8 est intitulé *Il faut désacraliser la culture*²² et commence par cette phrase : « Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris tous les malentendus qui me semblent régner dans le domaine de la culture »...

Admiratif devant l'inventivité humaine, Memmi considère qu'il ne faut pas idolâtrer la technologie, partie intégrante de la culture en ce sens que celle-ci est « l'ensemble des réponses d'un groupe à ses conditions d'existence ». Ces réponses sont de divers ordres et quand les solutions ne se trouvent pas dans le savoir ou la technique, les humains ont la propension à les chercher dans l'art -où Memmi privilégie la littérature- ou dans la religion, autrement dit en recourant à l'imaginaire.

Il n'existe pas de peuple sans culture, celle-ci est nécessaire à la survie de chacun, mais cela ne signifie pas que toutes les cultures se valent, au moins au regard du critère d'efficacité des réponses aux conditions de survie et à l'évolution de ces dernières. Ainsi, actuellement bien des cultures du Tiers Monde, confrontées à celle de l'Occident, se bercent de la nostalgie d'un passé plus ou moins reconstruit tout en se réfugiant dans la religion ou le nationalisme ou se trouvent dans l'obligation d'adopter à des degrés divers les valeurs occidentales.

Face à la tendance des peuples à surestimer leur culture, à la dire unique et irremplaçable, Memmi déclare que les cultures « sont des bric-à-brac où chacun puise ce qui lui convient ». Les humains rencontrent d'autres cultures « dont ils s'enrichissent et qu'ils enrichissent, perdant et gagnant sans cesse ». De sorte qu'au fil du temps, une culture peut quasiment mourir ou se fossiliser : elle est alors remplacée plu ou moins consciemment par une autre.

Revenant à l'art, Memmi le range parmi les tentatives de maîtrise du réel par l'imagination, avec la religion et la magie : les réponses imaginaires rassurent, elles aident à vivre « sans anxiété excessive » devant l'inconnu, elles aident à baliser l'existence. La source de l'œuvre d'art se trouve pour une bonne part dans l'inconscient et le résultat en est une forme d'autobiographie, un rêve parlé ou traduit en images, un monologue livré ensuite aux autres. Memmi insiste sur l'importance en art du travail de la forme mais il rejette le galimatias, bien que certains lecteurs confondent obscurité et profondeur et que « beaucoup de gens respectent ce qu'ils ne comprennent pas ». Pour lui, l'artiste doit offrir « à la fois, du plaisir et un discours significatif » suite à un travail aboutissant à la clarté.

Memmi voit trois sources au plaisir dû à l'art : « l'évocation d'un certain contenu, émotionnellement agréable, une forme adéquate à cette expression, et une communication réussie avec le lecteur, l'amateur d'art ». Du fait que la communication est un besoin fondamental de l'humain -sans laquelle, d'ailleurs, il n'est pas d'humanité-, « on écrit, on peint aussi pour les autres » et on communique dans le plaisir de chanter en-

semble. Pour être écouté, lu,..., il faut raconter des histoires, donner du plaisir en suscitant des émotions. Memmi n'hésite pas : en art, l'émotion a la primauté sur les idées.

Une remarque. Art et religion, composantes de la culture, relèvent de l'imaginaire mais à des pôles opposés : l'art, dans la production comme dans la réception, est source de plaisir tandis que les religions monothéistes cherchent à brider celui-ci. Mais l'extase, alors ? C'est peut-être un effet inversé de l'ascétisme...

Retenons aussi au travers de cette lecture d'Albert Memmi qu'il est impossible de départager la culture en tant que patrimoine d'un groupe humain et la culture individuelle, inégalement répartie, « bagage » personnel, spécialisé et/ou généraliste.

21 Paris, Odile Jacob, 2009, 256 pages.

22 pages 163-180.

4. Une approche politique de la civilisation :

4. Une approche politique de la civilisation : Edgar Morin

Edgar Morin

Pour une politique de civilisation constitue une plaquette²³ rééditant un chapitre de l'ouvrage intitulé Une politique de civilisation, paru en 1997. Partant des déficiences de notre civilisation, Edgar Morin avance que la vie sociale et quotidienne doit entrer dans la politique ainsi que ce fut le cas antérieurement avec l'écologie : les problèmes des vies individuelles, sans cesser d'être individuels, sont à traiter par les individus-citoyens dans le but de « civiliser la part barbare de notre civilisation ». Morin propose une réforme intellectuelle et une refondation politique. Ainsi, pour arriver à réellement cerner les problèmes fondamentaux et les problèmes globaux, il faudrait cesser d'isoler les connaissances, de fragmenter les problèmes, de privilégier le quantitatif et de placer le politique à la remorque de l'économique, le second aspect consistant à inventer une « anthropolitique » au niveau planétaire.

Tous les progrès dans tous les domaines imaginables ont révélé leurs ambivalences, les sous-produits néfastes des processus bienfaits étant devenus les produits principaux. C'est ainsi que l'élévation du niveau de vie dans la civilisation occidentale est gangrenée par l'abaissement de la qualité de la vie. Le développement industriel se fondant sur la course à la croissance, on sacrifie tout ce qui n'obéit pas à la logique de la compétition. Le développement urbain, s'il permet l'épanouissement individuel avec les libertés et les loisirs, entraîne aussi la perte des anciennes solidarités, la servitude des contraintes organisationnelles et l'anonymisation. L'individualisation se décline en autonomie, liberté et responsabilité personnelle mais aussi en atomisation des per-

sonnes, égocentrisme et affaiblissement du sens de la responsabilité envers autrui. Parallèlement au progrès des connaissances, on constate la régression de la connaissance, la pensée dominante se fondant sur le parcellaire et la compartimentation au détriment de la vue d'ensemble. S'il y a eu épanouissement démocratique après 1945, cela a été suivi, et l'est toujours, de régressions démocratiques : citoyens dépossédés de leurs droits par les experts et les techniciens, crise des idéaux et des projets, dégradation du civisme.

Face aux problèmes de civilisation, il existe des prises de conscience, réactions, contre-tendances et résistances qu'il faudrait réunir, « systémiser », pour qu'elles forment un tout comprenant solidarité, convivialité, écologie et qualité de la vie : une politique de civilisation doit être multidimensionnelle, tous les problèmes humains ayant aujourd'hui une dimension politique. Il s'agit dès lors d'utiliser et de développer tous les aspects positifs de la science, des techniques, de l'Etat, ..., d'investir dans la recherche en vue de réhumaniser la vie quotidienne.

Le but d'une politique de civilisation est le bien-vivre, et non le seul bien-être qui, réduit à ses conditions matérielles, produit du mal-être. Une telle politique comporte des impératifs :

- solidariser, contre l'atomisation et la compartimentation ;
- ressourcer, contre l'anonymisation ;
- convivialiser, contre la dégradation de la qualité de la vie ;
- moraliser, contre l'irresponsabilité et l'égo-centrisme.

de morale mais bien un processus en boucle où politique de solidarité, politique de qualité de la vie, réforme des organismes hyperspécialisés et bureaucratisés, réforme de la pensée et éthique de responsabilité entretiennent un cercle vertueux : « S'il n'y a pas la nouvelle reliance de solidarité, de foi et d'espérance que doit susciter une politique de civilisation, alors les intégrations se feront, de façon barbare, dans les exaltations apocalyptiques des sectes, les formes intégristes des religions, les ethnocentrismes purificateurs, les nationalismes intégraux/gristes ».

Pessimiste, Morin ? Plutôt lucide : il retourne au premier sens du mot, renouvelant civilisation comme dynamique, dans le sens de la perfectibilité des relations interhumaines et de la globalisation des facteurs permettant à chacun d'approcher le bien-vivre.

5. Culture(s) et civilisation : une

5. Culture(s) et civilisation : une approche progressive

approche progressive

Le présent chapitre tente de synthétiser en trois temps l'échange épistolaire dont il a été question dans l'introduction : un schéma relativement brut, un regard anthropologique et une mise en miroir du couple culture(s)/civilisation. Il se conclut par ce que la lecture de l'ouvrage déjà cité de T. Todorov permet de clarifier.

A mi-parcours de l'échange des lettres, je proposais deux colonnes parallèles, en précisant que les termes ainsi alignés ne représentaient que des tendances.

civilisation

écriture
appartenance lâche

processus
rationalité
perméable
interactivité
dynamisme
terrain intellectuel, spéculatif

culture

Tradition orale
Appartenance identitaire
État stable
Mythologie, ritualisation
Peu perméable
Imitation
Conformité
Terrain matériel, social

donc

tendance à l'universel tendance au particulier

J'ajoutais que mises ainsi en regard, culture et civilisation ne devaient pas être considérées comme antagonistes mais bien comme complémentaires, il n'y avait pas la « bonne » civilisation et la « mauvaise » culture (même si le risque existe que cette dernière cherche « le nivelle-

ment interne et l'hégémonie externe »). Il n'empêche que ce schéma laissait une impression de dualisme qu'il pouvait s'avérer utile de dépasser.

*
* *

L'homme est souvent défini comme étant un animal tribal, hiérarchique et territorial, ce qui signifie entre autres qu'il ne peut survivre seul, en dehors d'un groupe. De même, tout ce qui participe à la cohésion d'un groupe déterminé répond aux conditions de survie de celui-ci. On peut ajouter que l'homme est aussi un animal symbolique, ne serait-ce que par le langage, qui permet d'échanger pensées, informations, émotions et impressions.

Il semblerait que la conscience de soi, autrement dit la prise de conscience de ce que chacun constitue un individu distinct, remonte à 300.000 ans environ, avec Néanderthal, le critère en étant l'existence de rites funéraires. Cette émergence contient en soi la culture : comportements ritualisés de relation au monde, aux autres, aux ancêtres, comportements aussi à contenus moraux, législatifs, porteurs de « valeurs ».

Cette culture donne un sens à la vie, à l'intérieur du groupe, dans les rapports avec la nature, la maladie, la mort, l'invisible. Elle permet donc de répondre de façon plus ou moins satisfaisante aux inquiétudes existentielles. Les concepts ainsi élaborés en commun à une époque donnée engendrent des habitudes qui relèvent d'abord d'une nécessité puis se transforment en croyances, en émotions, en affects, drainant donc du non-rationnel. Mais ce non-rationnel est reconstruit par

les micro-sociétés selon des schèmes logiques, il est donc rationalisé au travers d'interdits alimentaires, de réglementation des échanges matrimoniaux, de mythes de création du monde, etc. Notons que la puissance du non-rationnel ne s'exerce pas seulement dans un passé ou un ailleurs lointains, elle est toujours présente dans les sociétés occidentales, avec des groupes plus ou moins religieux, plus ou moins sectaires, avec le recours à l'astrologie et autres fausses sciences. Admettons pour l'instant, avec Manuel de Dieguez, que toute culture est une mythologie et que chacune d'elles « défend une « vérité » qui passe pour universelle à ses yeux ».²⁴

*
* *

La civilisation est quelque chose d'imposé à une majorité récalcitrante par une minorité ayant compris comment s'approprier les moyens de puissance et de coercition.

Sigmund Freud

La compétition, donc la lutte pour la domination et le pouvoir est le poison sournois et mortel de notre culture.

Albert Jacquard²⁵

Avec ces deux citations, nous nous retrouvons dans le flou ou la confusion. Un Freud, désabusé ? voit dans la civilisation un moyen d'imposer à la multitude, la servitude, donc l'obéissance, l'absence de sens critique et l'ignorance. C'est surprenant, cela ressemble à une très mauvaise

²⁴ In Le combat de la raison. Albin Michel, 1989
²⁵ Petite philosophie à l'usage des non-philosophes. Calmann-Lévy, 1997. C'est Jacquard qui cite Freud.

lecture de Karl Marx, comme si liberté et égalité n'avaient existé que dans l'animalité ou la sauvagerie... A moins que Freud, malgré toutes ses intuitions géniales, ne trouve ses fondements dans le préromantisme de Rousseau... Par contre, Albert Jacquard nous met en garde : alors que la culture est un moyen de solidariser une société, la compétition (et la « compétitivité » dont on nous rebat les oreilles depuis au moins quarante ans) a l'art de mettre tout à mal, bien-être et bien-vivre.

Et Jacquard lançait cet avertissement bien avant 2008...

Voici ce qui peut être retiré des échanges de lettres entre Jacques Violon et moi :

Une culture peut « se contenter » d'une communication orale alors que la civilisation impose et nécessite une communication formalisée par un support matériel.

La civilisation suppose un code formel de lois communes relativement rationnel auquel chaque citoyen puisse se référer.

Par rationnel, il faut entendre « qui fait appel à un ensemble de raisonnements et de démonstrations qui devraient emporter l'approbation, la conviction ».

Une culture est alors conçue comme plus archaïque, basée sur des traditions orales et plus porteuse d'éléments « magiques » qui soudent le groupe (ancêtres mythiques communs, même valeurs).

Dans la civilisation, il y a aussi des croyances et

des comportements irrationnels, mais il n'y a « pas que ça ».

On ajoutera qu'en tant que référentiel pour un groupe, une culture permet l'exclusion des autres « pour toutes sortes de raisons, les unes plus mauvaises que les autres. »

Dans une culture, la tendance est de reproduire à l'identique ce qui s'est fait dans le passé et qui est considéré comme parfait. Bien sûr, les cultures ne sont pas figées mais la conscience des changements est faible tandis qu'une civilisation serait volontairement plus dynamique, plus interactive. « In illo tempore », une culture s'est construite sur des aspects mythologiques, par exemple les origines extra-ordinaires de l'ancêtre de la tribu. Une civilisation comporte des cultures diverses mais qui doivent respecter des éléments de droit communs.

Ainsi, les cultures ne peuvent être fortement contradictoires avec les fondements structuraux de l'ensemble civilisationnel.

Une culture est associée à un groupe tribal dont les membres sont liés par le sens commun donné au monde. Dans un phénomène de civilisation, le mécanisme d'individualisation et de conscience de soi est accru.

La conviction d'agir en bien ou en mal dans un système culturel tribal est différente de celle qui prévaut dans un système civilisationnel : la conscience de soi, plus individualisée, s'accompagne du corollaire de la responsabilité personnelle et du sentiment de culpabilité qui s'y lie, l'égalité des droits et des devoirs s'étendant à

tous les humains. Être plus responsable est plus anxiogène mais on est aussi plus poussé à (se) raisonner, à contrôler ses comportements et à acquérir des connaissances, à chercher les réponses que d'autres ont produites face aux questions qu'on se pose.

De ce qui précède, on peut faire découler que l'hominisation se fait par la culture, dans tout groupe et toute société : on est et on se forme par l'apprentissage des règles de vie du groupe, sous le regard de celui-ci. Toute culture est donc centripète, endogène.

En prolongement, la personne se construit par la civilisation. L'individu déjà « cultivé » - ou en processus de « culture » - se rend plus autonome, donc responsable de ses actes. Par là, la civilisation est universalisante, personnalisante ; il y a prise de conscience parallèle de sa propre valeur et de l'égalité de valeur de tous les humains, au-delà du groupe auquel chacun appartient. Cependant, même dans nos sociétés civilisées, on ne peut se détacher d'une conscience de groupe, d'un besoin d'appartenance pour se sentir quelqu'un, ou plus fort, ou supérieur,...

Une autre manière de voir les choses est de considérer que l'hominisation est la culture ; autrement dit, qu'il y a simultanéité de l'hominisation et de l'acquisition d'une culture par cérébralisation, par le développement de comportements plus élaborés que ceux qu'on appelle instinct.

La civilisation, elle, concerne la personne et la responsabilité individuelle. Il y a appel à la raison pour l'organisation d'une civilisation, pour baliser l'instinctif et le pulsionnel dans les relations

interpersonnelles : l'éducation et l'instruction s'avèrent nécessaires pour un développement humaniste comprenant la démarche rationnelle, scientifique, du questionnement, à l'opposé de la suprématie du religieux et du dogmatique qui engendre des comportements d'exclusion de l'autre, de violence et de mort.

Les deux points précédents ne sont pas incompatibles : l'hominisation est la culture d'un point de vue phylogénétique, celui de l'évolution plurimillénaire de l'humanité, et l'hominisation se fait par la culture du point de vue de l'ontogenèse, le petit d'homme devenant pleinement humain grâce à son entourage qui lui permet de s'imprégner d'une langue, de règles de vie,...

D'autre part, pour la construction et la perpétuation de la civilisation, une certaine rationalité est nécessaire – une rationalité pure engendrerait le délire totalitaire – pour passer de la discipline inculquée par l'éducation à l'auto-discipline, à la maîtrise de soi dans les rapports sociaux et à une morale personnelle.

Dernières hypothèses. Les cultures seraient ce qui préserve les groupes sociaux au moyen de traditions (chants, danses, proverbes, cuisine, légendes, cérémonies,...). Elles relèveraient du religieux au sens large, avec le risque de nourrir des « -ismes » : nationalisme, régionalisme,...

Les civilisations seraient en rapport avec un ou des systèmes philosophiques tendant vers la rationalité, donc l'universel.

Chacun participe à une ou des cultures et à une civilisation. ; chacun possède un fond archaïque, un

désir de fusion groupale mais aussi la conscience de notre individualité, des exigences de règles sociales et un souci de rationalité.

*
* *

Par rapport à la problématique que nous avons abordée de façon plus ou moins erratique, Tzvetan Todorov a le mérite d'être clair : « est civilisé, en tout temps et en tout lieu, celui qui sait reconnaître l'humanité des autres »²⁶, même si les modes de vie sont différents. On est donc loin du comportement de certaines tribus qui, dans leur langue, se donnent pour nom l'appellation « Nous les vrais hommes », ou quelque chose d'approchant, rejetant de ce fait hors de l'humanité toute personne extérieure à leur groupe social. Cependant, Todorov nous met en garde : selon la définition qu'il vient de donner, « aucun individu, encore moins un peuple, ne saurait être entièrement 'civilisé' (...). La civilisation est un horizon dont on peut s'approcher, la barbarie un fond dont on cherche à s'éloigner »²⁷.

Dans cet ordre d'idées, Philippe Descola rappelle que dans la Grèce antique, la civilisation était opposée à la barbarie mais aussi à ce qu'on peut appeler les écarts ou la sauvagine : « L'habitat des bêtes sauvages constitue (...) une ceinture de non-civilisation indispensable à la civilisation pour qu'elle s'épanouisse, un théâtre où peuvent s'exercer des dispositions viriles aux antipodes des vertus de conciliation exigées par le traitement des animaux domestiques et la vie politique »²⁸.

26 O.C. en note 16, page 40.

27 Ibidem

28 Par-delà nature et culture. Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 2005 ; page 86.

Pour avancer vers la civilisation, Todorov propose quelques pistes :

Renoncer à toujours privilégier son propre point de vue dans les rapports sociaux. On peut jeter un regard critique sur les autres mais il faut alors aussi le faire envers soi, sa communauté et le peuple dont on fait partie.

Faire en sorte que les lois du pays traitent tous les citoyens de manière égale. J'ajouterais que les non-citoyens ont le droit d'être traités en égale dignité.

Favoriser la science par rapport à la magie : elle procède par observations et raisonnements que chacun peut accomplir, à l'opposé de la seconde, qui reste entre les mains de « celui qui sait »...
Approfondir la connaissance du passé de l'humanité.

Ajoutons avec Todorov que la période prolongée d'attention des humains envers leur fragile progéniture « a sûrement favorisé l'éclosion des sentiments de bienveillance nécessaires à l'avènement de la civilisation »²⁹.

Quant à la culture, elle est forcément collective et elle présuppose la communication : interprétation du monde, mémoire commune – c'est-à-dire langue, histoire et traditions -, règles de vie.

La culture est tournée en même temps vers le passé et vers le présent. Todorov se réfère à l'anthropologue Clifford Geertz : « Nous sommes des animaux incomplets ou inachevés qui se complètent et s'achèvent par la culture »³⁰. En fait, on naît à l'intérieur d'une communauté linguistique particulière, sans l'aide de laquelle le petit

29 O.C. page 45.

30 Idem, page 48.

d'homme ne peut acquérir aucune langue, donc « aucun des innombrables avantages qui en dépendent »³¹.

Quelle relation y a-t-il entre civilisation et culture(s) ? Selon Todorov, les deux concepts sont autonomes : le premier est porteur d'un jugement de valeur absolu, le second se limite à identifier « un segment du monde inscrit dans l'histoire »³². Civilisation et culture ne sont pas incompatibles : « avoir une culture est une condition nécessaire au processus de civilisation »³³ mais elle n'est pas suffisante : voyez les Aztèques et leurs sacrifices humains.

Reconnaître la pluralité des cultures est un élément supplémentaire pour avancer dans la civilisation.

Ajoutons, avec Sophie Guérard de Latour, que les cultures « ne renvoient pas simplement à une mémoire ou à des valeurs partagées, mais qu'elles comprennent en outre des institutions et des pratiques communes » : pour exister, une culture doit « être institutionnellement incarnée – dans les écoles, les médias, l'économie, le gouvernement, etc. »³⁴.

Concluons ce chapitre par trois citations de T. Todorov qui méritent pleine réflexion :

« *La civilisation ne s'oppose pas à la culture, ni la morale à la coutume, ni la vie avec la pensée à la*

vie quotidienne (...) ; en réalité, l'une se nourrit de l'autre »³⁵.

« *Avoir une culture ne signifie pas en être prisonnier ; et à partir de chaque culture on peut aspirer à des valeurs de civilisation* »³⁶.

« *Aucune culture n'est en elle-même barbare, aucun peuple n'est définitivement civilisé ; tous peuvent devenir l'un comme l'autre. Tel est le propre de l'espèce humaine* »³⁷.

31 Ibidem.

32 O.C, page 56.

33 Ibidem.

34 Vers la République des différences. Toulouse, Presses universitaires du Mirail, collection Philosophica, 2009 ; page 39.

35 O.C, page 79.

36 Idem, page 80.

37 Ibidem.

6. Dérives et dérivés

6. Dérives et dérivés

Civilisation n'a pas de lignée prolifique. L'adjectif civilisationnel est encore un néologisme et peine à s'imposer dans les dictionnaires généraux. Les auteurs qui en font usage l'adjoignent à un substantif qui relève du champ du processus, de la dynamique plutôt que de celui de l'état, de la stabilité.

Par contre, culture est à l'origine de plusieurs vocables et associations sémantiques : culturel (adjectif et nom) ; acculturation/déacculturation ; multiculturel, multiculturalité, multiculturalisme, à partir desquels on ne peut que rencontrer la problématique des cultures minoritaires et des minorités culturelles ainsi que du communautarisme ; interculturel, enfin, avec son récent dialogue.

1. Le culturel

Pour le public et les médias, le culturel – et par là la culture – se réduit à certains arts qui peuvent avoir leur facette industrielle mais de toute manière participent à la sphère économique. Dans le chef des créateurs, ces arts doivent être accessibles à tous, financièrement parlant : c'est ce qu'on appelle démocratiser la culture. Pour ce faire, on revendique des subventions auprès des pouvoirs publics. D'où l'institutionnalisation de ministères de la Culture dispensateurs de la manne tant attendue.

Deux dérives guettent. D'abord un risque d'infantilisation, de déresponsabilisation : si l'argent est assuré, on peut monter n'importe quoi comme spectacle et même se moquer du public. Ensuite, correctif, le ministère établit des critères

pour la culture qui peut être subventionnée, d'où le risque de frustration et de sentiment d'injustice chez ceux dont le génie n'a pas été reconnu et celui d'instauration d'une culture officielle gérée par quelques fonctionnaires dépendant du ministre qui dit le vrai, le bien et aussi le beau : il existe des épurations culturelles, surtout là où, comme en France, on fixe ce qu'est l'identité nationale. On connaît le corollaire : émergence de scribes, d'ymagiers mercenaires puis monopole de la culture « aux ordres » : grandeur mussolinienne ; réalisme socialiste prôné par les Etats et, en Europe occidentale, les partis staliniens ; surtout dans l'Allemagne nazie, l'essentialisation, la racialisation de la culture ; plus près de nous, la fuite en avant de la Révolution culturelle dans la Chine de Mao ou la culture réduite au travail de la terre dans le Cambodge de Pol-Pot : on peut, hélas, accumuler les exemples...

2. « C'est culturel. »

Cette phrase a longtemps servi, et sert encore pour excuser, de la part de l'observateur, ou pour justifier, de la part du pratiquant, des comportements qui, en toute objectivité, portent atteinte à l'égalité de tous les humains. Ils sont le fruit, à l'intérieur d'un groupe, de la domination des plus forts sur les plus faibles – en particulier des hommes sur les femmes et les enfants – au travers de discriminations (face à la justice, à l'héritage,...) ou d'atteintes à l'intégrité physique et morale (mutilations, scarifications,...).

Il est certain que de tels comportements ne sont pas admissibles en régime démocratique. Et si

certaines de ces pratiques sont importées, elles doivent être réprimées selon le principe qui veut que la culture commune, garantie par les institutions publiques, s'impose aux cultures particulières.

Allons même plus loin avec S. Guérard de Latour, qui cite Habermas : « dans une société régie par le droit démocratique, fondée sur les droits de l'individu, la préservation d'une culture ne saurait être imposée aux individus et doit faire l'objet d'une réappropriation réflexive : « (...) seules peuvent se maintenir les traditions et les formes de vie qui engagent ceux qui y adhèrent (...) et qui accordent aux générations nouvelles l'option de s'instruire auprès d'autres traditions ou de se convertir à elles (...) »³⁸.

3. Déacculturation / Acculturation

C'est Albert Memmi qui, par le biais de son *Portrait du Colonisé*, déjà cité, introduit ces termes dans le vocabulaire français des sciences humaines.

En situation coloniale, la déacculturation est une tentative consciente de supprimer les formes culturelles spécifiques (écoles ; médecine traditionnelle ; règles de droit : entre autres modes de propriété, achat et vente des terres ; exercice de la religion ; assemblée des Anciens ; pratiques vestimentaires ; traditions ; fêtes ; littérature orale ;...).

³⁸ Guérard, O.C., page 275. La citation de Habermas se trouve dans *Droit et Démocratie*. Gallimard, 1997 ; page 226.

Mais il reste toujours des bribes de la culture traditionnelle, renouées – et déformées – dans la mémoire : les déformations vont souvent dans le sens d'une plus grande rigidité dans les mœurs et les apparences.

L'acculturation peut être (mais pas toujours) l'étape qui suit la déculturation, par l'imposition d'une culture dominante à la place de la culture traditionnelle. Cela provoque une déchirure d'où émane la nostalgie d'un passé rêvé, idéalisé et ce qui reste de la tradition déformée est en conflit interne avec la modernité, l'« occidentalité ».

Les immigrants, surtout ceux provenant de l'Afrique du Nord, des anciens protectorats (Tunisie, Maroc) et départements français (Algérie), ont transporté en Europe leur déchirure, en plus du déracinement, et les enfants ont dû gérer cet héritage. Amin Maalouf écrit très bien que les immigrants ont besoin de dignité, surtout de la dignité culturelle, dont la religion est un élément ; mais pour l'identité culturelle, l'élément le plus important est la langue : « C'est souvent parce que sa langue est délaissée, y compris par lui-même, et que sa culture est déconsidérée, y compris par lui-même, qu'un immigré éprouve le besoin d'afficher les signes de la croyance »³⁹.

Notons que certains auteurs donnent à l'acculturation une valeur universelle indispensable à l'intégration de chaque petit d'homme. Ainsi Guérard de Latour écrit que « la socialisation est indissociable de l'acculturation dans un groupe donné »⁴⁰.

39 Le dérèglement du monde : Quand nos civilisations s'épuisent. Grasset, 2009 ; page 263.

40 O.C., page 145.

L'acculturation dans ce dernier sens entre aussi en jeu dans le processus d'intégration des immigrants plus récents afin qu'ils puissent remplir un rôle efficace dans la société d'accueil, rôle économique en premier lieu pour satisfaire les besoins vitaux. Au fil du temps, l'intégration dépassera ce premier stade et l'immigré deviendra citoyen à part entière. Mais l'intégration dans une culture majoritaire n'impose pas de renoncer à pratiquer la langue de ses ancêtres, sa religion ou les fêtes qui rappellent les traditions du pays d'origine. Autrement dit, l'intégration n'impose pas l'assimilation, le « bon immigré » n'est pas celui qui passe inaperçu ; au contraire, une démocratie s'enrichit de ses diversités et chacun dispose de plusieurs identités.

4. Multicult-urel,-uralité,-uralisme

Rappelons d'abord avec Todorov⁴¹ que toutes les sociétés et tous les Etats sont multiculturels ; il n'existe pas de nation ethniquement pure : la planète compte un peu moins de 200 Etats et il s'y parle environ 6.000 langues.

Le terme multiculturalité n'est pas admis par tous les dictionnaires, il devrait cependant pouvoir désigner un état de fait, un constat neutre. Jean-Philippe Schreiber considère qu'il masque une assimilation entre culture et religion : l'idée sous-jacente dans l'usage qu'en font les politiques – et le politiquement correct – serait celle « d'une juxtaposition entre une culture européenne qui aurait été imprégnée de christianisme, puis sé-

41 O.C., pages 103 et 107.

cularisée sous l'effet de la déchristianisation, et une culture allochtone musulmane porteuse de valeurs largement opposées à celle-ci »⁴².

Multiculturalisme a sa propre ambiguïté, il peut recouvrir des réalités différentes, l'idéologie revendicatrice de groupes minoritaires aussi bien que l'action politique de la société majoritaire envers ses minorités culturelles. En plus, le multiculturalisme est descriptif dans le sens de la coexistence de plusieurs cultures dans une société mais il peut aussi être prescriptif quand « il valorise la séparation des communautés et soumet en même temps l'individu aux traditions du groupe ». Todorov fait remarquer que ce terme devient alors paradoxal puisqu'il enjoint à chaque individu de rester monoculturel, situation pour laquelle il a déniché le syntagme « monoculturalisme pluriel »⁴³, qui débouche inévitablement sur le communautarisme, que nous retrouverons plus loin.

Pour Schreiber, le multiculturalisme est un euphémisme pour parler du pluralisme religieux. Il ajoute que la prise en compte politique et juridique de la diversité culturelle repose aussi sur le fait que les discriminations d'ordre socio-économique sont ramenées au culturel, que la démocratie y perd quand des groupes, minorités ou communautés, se voient octroyer des droits collectifs « par ce que nous considérons comme une subversion du droit » et que les pouvoirs publics ont une propension à « répondre par une gestion ethno-culturelle aux problèmes sociaux » et à

42 La dérive communautaire de nos démocraties. In : LUCIA, Les Lumières contre elles-mêmes ? Avatars de la modernité. Paris, éditions Kimé, 2009 ; page 162.

43 O.C., page 108.

« légitimer le recours aux discriminations positives »⁴⁴.

S. Guérard de Latour va dans le même sens lorsqu'elle écrit qu' « on ne peut occulter la gravité des inégalités socio-économiques sous le faux problème de la différence culturelle, ni ériger l'altérité en nouveau cache-misère des régressions politiques »⁴⁵ ou encore qu'en reconnaissant que les groupes culturels ont des droits, « on tend à les ériger en sujets moraux qui entrent en concurrence avec le sujet moral individuel et peuvent remettre en cause ses libertés fondamentales – par exemple dans le cas où une minorité obtiendrait le droit de privilégier sa religion en interdisant à ses membres de renier publiquement leur foi (apostasie) ou de critiquer les croyances établies (hérésie) »⁴⁶.

Pour éviter ce genre d'écueil, il serait bon – et légitime, selon Schreiber (Université libre de Bruxelles) – de réintégrer l'islam en Europe en faisant une plus grande place à la philosophie musulmane, en ouvrant notre culture aux productions de l'espace musulman, en approfondissant l'étude scientifique et universitaire de l'islam : ainsi, les musulmans européens ne se sentiraient plus « en exil culturel permanent »⁴⁷.

5. Minorités culturelles et communautarisme

Le communautarisme fonctionne à la manière

44 O.C., pages 178 à 181.

45 O.C., page 305.

46 Idem, page 45.

47 O.C., page 184.

des groupes tribaux archaïques : les comportements sont protecteurs envers les membres du groupe, agressifs et violents envers les autres. Cela est impensable dans les sociétés non démocratiques, par exemple celles qui se sont dotées d'une religion officielle, mais un régime démocratique s'autodétruit s'il laisse se développer de telles régressions.

On ne cachera cependant pas que dans des sociétés aussi démocratiques que la nôtre, il existe un rejet des minorités basé sur l'apparence, qui génère des réactions de repli, de refuge dans la communauté où on se sent bien et pour se sentir bien. Nos institutions devraient contrer ce genre d'attitude de rejet et offrir à chacun des possibilités de développement en promouvant les droits et devoirs de la personne par rapport aux revendications communautaires. Guérard de Latour note que « l'ethnicité vient remplir le vide laissé par une citoyenneté purement formelle lorsqu'elle est vécue dans une situation de (...) marginalité »⁴⁸. Pour Schreiber, c'est le vide idéologique qui a amené à l'avant-scène des revendications culturelles, alors que par le passé, les revendications étaient sociales et « passaient par le truchement des instances traditionnellement médiatrices en la matière – partis politiques, syndicats, associations »⁴⁹. Maalouf, pour sa part, remarque que les communautarismes se sont mondialisés, entraînant la montée des appartenances religieuses dans les « tribus planétaires »⁵⁰...

48 O.C., page 217.

49 O.C., page 163.

50 O.C., page 265.

6. Droit à la différence et identité nationale

Il est des débats qui font rage dans la France du président Sarkozy, œuvrant pour ce que certains appellent la Seconde Restauration⁵¹. Face à cela, T. Todorov incite à « une réflexion critique sur la notion même d'identité culturelle, sur la pluralité de nos appartenances (...), sur le caractère problématique, et non toujours positif, de chaque culture et de chaque histoire nationale ». Il ajoute que « certains éléments de la culture nationale sont gouvernés par le principe d'unité (ainsi avant tout la langue, dont la maîtrise assure l'accès de tous au même espace social), alors que d'autres éléments telles les religions, le sont par le principe de laïcité et de tolérance »⁵².

Guérard de Latour constate que les immigrés sont totalement absents de l'imaginaire national français. Par ailleurs, l'instauration d'un ministère dont les compétences couvrent à la fois l'immigration et l'identité nationale traduit un rapport d'opposition entre les deux, la première apparaissant comme un problème pour la seconde, ce qui « participe à l'institutionnalisation d'un nationalisme réducteur » et se rattache au « mythe d'une authenticité ancestrale, indépendante de l'immigration massive liée à l'industrialisation »⁵³, cette dernière remontant au 19^{ème} siècle.

A l'opposé, dans certains milieux issus de l'immi-

51 Les Grecs, les Arabes et nous : Enquête sur l'islamophobie savante. Fayard, 2009 ; Introduction (collective), pages 7 à 17. Je reviens sur cet ouvrage dans *Morale Laïque* 166, 1^{er} trimestre 2010.

52 O.C., page 113.

53 O.C., page 239.

gration, la traditionnelle recherche de la similitude se voit gommée au profit de la revendication du droit à la différence. « Ce sont les droits fondamentaux qui ont signifié (...) l'avènement de la démocratie universaliste qui sont mobilisés, retournés, pour obtenir satisfaction de revendications particularistes, le plus souvent religieuses »⁵⁴. Schreiber pose la question de savoir si le droit à la différence est équivalent au droit à l'égalité ou s'il en dérive. En fait, il voit de la confusion entre les différents sens de ce droit. D'une part, le droit public garantit le respect de la différence parce qu'elle est une condition de la dignité des personnes. D'autre part, il y a la différence que le droit public sanctionne parce qu'elle nie cette dignité. Enfin, existe la différence à laquelle l'Etat de droit se doit de rester indifférent parce qu'il ne peut s'agir que d'une tolérance⁵⁵.

7. Interculturel : le dialogue

En Belgique, s'il faut « dialoguer », c'est qu'on n'est pas d'accord l'un avec l'autre. Il en est aussi de Communauté (flamande) à Communauté (française), et cela s'étend aux communautés (avec minuscules) dites ethno-culturelles, ce qui « suppose qu'il y aurait en Belgique un conflit entre [elles] »⁵⁶. Le problème est d'abord que les individus, les personnes, sont réduits à une identité communautaire en référence à une religion – ou une absence de religion : on parle maintenant de la communauté laïque – ; ensuite, cette « obsession de l'identité » aboutit à ce que les politiques antidiscrimi-

nation « racialisent les conflits sociaux »⁵⁷.

Donc, « un dialogue interculturel » serait actuellement en train de se passer -ou son prolongement dans des « assises » de l'interculturalité- sans que l'on sache bien -c'est tout au moins mon cas- qui est à l'origine de cette initiative et quels sont les critères pour définir les différentes cultures, pour qualifier la représentativité des personnes appelées à se rencontrer et pour délimiter le cadre du dialogue tout comme les résultats qui en sont attendus. Mais ce qui peut être tenu pour assuré est que la culture et le culturel seront mobilisés de façon quasi intégrale par leur composante religieuse ; peut-être y verra-t-on se pointer en plus les « signes d'appartenance »...

8. Pour contrer les dérives : le multiculturalisme républicain ?

C'est Sophie Guérard de Latour qui propose cette formule et il vaut la peine d'aller en voir le contenu de plus près. Elle part de la « communauté des citoyens » qui, en tant que groupe culturel intimement lié au statut civique, s'exprime en termes rationnels mais « s'actualise grâce à des sentiments collectifs »⁵⁸. Par ailleurs, le principe civique qui fonde l'identité nationale est la transposition politique d'un principe moral qui affirme l'égalité de dignité des personnes. Le sentiment peut alors se faire jour de partager non seulement une histoire commune mais aussi un projet, celui de la nation réunissant des particularismes cultu-

rels dans une même progression vers un idéal démocratique, sur base de ce qui peut se transmettre à tous par l'éducation : l'Etat devient alors le vecteur du lien culturel et de ce que Durkheim a appelé la « solidarité organique »⁵⁹ par opposition à la « solidarité mécanique » existant à l'intérieur d'une tribu archaïque.

La citoyenneté repose sur le « principe d'inclusion potentiellement universelle »⁶⁰ qui prévoit que l'étranger puisse entrer dans la communauté politique : il existe ainsi une dynamique universaliste de la nation, séparée de la logique particulariste de l'ethnie. A l'opposé, « plus s'affaiblit le civisme (...), plus s'accroît la probabilité que se déploient les passions ethno-religieuses »⁶¹.

Dans la perspective durkheimienne, les luttes identitaires procèdent d'une réaction morale contre les discriminations : la mobilisation collective ne vise pas la reconnaissance de la différence en tant que telle mais s'appuie plutôt sur elle pour dénoncer des formes illégitimes d'inégalité. A côté de ce processus, la formation de groupes secondaires liés à des caractéristiques ethniques n'est pas incompatible avec l'intégration sociale, dans la complexité des sociétés modernes. Ainsi, la reconnaissance publique des identités ethniques peut aider leurs membres à s'intégrer dans la communauté des citoyens en favorisant la lutte contre les préjugés et en offrant le milieu où l'intériorisation des normes démocratiques peut être relayée.⁶²

54 Schreiber, O.C., page 149.

55 Idem, page 185.

56 Idem, page 173.

57 Idem, page 174.

58 O.C., page 101.

59 Idem, page 140.

60 Idem, page 103.

61 Idem, page 117 : citation de Dominique Schapper, *La relation à l'Autre*. Gallimard, 2000 ; page 492.

62 Pour ce paragraphe, voir Guérard de Latour, O.C., page 233.

On ne peut pas dissocier le respect de la diversité culturelle et l'évolution de la solidarité sociale, il faut aussi envisager cette diversité comme le moteur d'une profonde transformation de l'identité nationale et comprendre le droit à la différence comme le résultat d'une diversification de l'imaginaire commun : « le multiculturalisme républicain cherche à modifier le processus lui-même, en créant les conditions d'émergence d'un nationalisme ethniquement diversifié »⁶³. Ou encore : « le multiculturalisme républicain considère la nation comme l'espace commun d'un dialogue et d'une identification évolutive »⁶⁴.

Pour résumer, la perspective républicaine part de la solidarité politique et ne dissocie pas la valeur des droits individuels du type de relation que les citoyens instaurent au sein d'un espace commun. Mais c'est seulement s'il existe une culture de référence, capable d'assurer sa liberté, que les cultures minoritaires peuvent être reconnues et peuvent entrer en dialogue entre elles et avec la culture de référence⁶⁵.

63 Idem, page 240.

64 Idem, page 298.

65 Idem, page 299.

7. En guise de conclusion

7. En guise de conclusion

Les civilisations ignorent le culte du pur, elles n'inventent que dans le mélange.

Abelwahab Meddeb⁶⁶

Si la citoyenneté reste une, les identités culturelles de chacun sont multiples et changeantes

Tzvetan Todorov⁶⁷

La mise en présence des concepts de civilisation et de culture pouvait, au départ de ce dossier, aboutir à une dichotomie. Et pour finir, il n'en est rien vu la complexité et la richesse dialogique qui en ont résulté.

Il en ressort clairement que civilisation au singulier s'oppose à barbarie et montre un processus inachevé vers un idéal, tant en ce qui concerne les sociétés que chaque être humain. Les civilisations au pluriel désignent, elles, de grandes aires considérées des points de vue de la géographie et de l'histoire. Gardons-nous cependant de tout angélisme car pour désigner telle ou telle civilisation, il n'est pas rare de voir employer le nom d'une religion comme synonyme de celui d'un espace. Ainsi, civilisation chrétienne se veut, pour certains, équivalent de civilisation européenne ou occidentale. Et l'usage que l'on fait des religions n'est pas nécessairement garant de sérénité ou de paix.

En ce qui concerne culture, on se sera rendu compte qu'il est tout à fait possible de le dénoter positivement sauf cas d'insistances revendicatives dans les sens du nationalisme, du régionalisme ou du communautarisme, donc dans un cadre ethnique ou ethnico-religieux : on se re-

trouve alors dans un contexte réducteur, potentiellement violent, comportant donc le risque de verser dans la barbarie.

Culture, civilisation, et l'Europe ? Schreiber nous dit bien que son identité, plutôt que chrétienne, résiderait dans sa laïcité culturelle ou philosophique, autrement dit qu'elle s'enracinerait dans les processus d'autonomisation à l'égard des religions, d'émergence progressive de la raison critique, de la liberté de conscience et de l'individualisation des appartenances⁶⁸. Ces tendances existent de fait, mais il est peut-être fort optimiste ou idéaliste de les généraliser ou de leur prêter une assise stable et constante. On pourrait comparer avec ce qu'il en est des aspects matériels : dans nos sociétés d'Europe et d'Occident en général, les savoirs se sont développés de façon exponentielle par rapport aux traditions et au patrimoine, avec des conséquences sur le mode de vie – consommation à outrance –, sur l'écosystème à l'échelle mondiale, sur le bien-être des sociétés autres, surtout en Afrique, par le biais de ce qu'en d'autres temps on appelait l'échange inégal, sans parler de la folie financière de ces dernières années, dont on ne mesure toujours pas les conséquences économiques et surtout sociales pour la plus grande majorité des habitants de la planète.

Depuis des siècles, l'Occident se fonde sur une contradiction entre son désir de civiliser le monde et celui de le dominer. Ainsi que l'écrit Amin Maalouf, « partout (l'Occident) a énoncé les principes les plus nobles, mais il s'est soigneusement abstenu de les appliquer dans les territoires conquis ». Et il ajoute qu'ici « la barbarie n'est pas faite d'intolérance et d'obscu-

rantisme mais d'arrogance et d'insensibilité »⁶⁹.

Terminons cependant avec le vœu du même Maalouf : que nous bâtissions – nous, tous les humains – une civilisation commune, « fondée sur deux principes intangibles et inséparables : l'universalité des valeurs essentielles et la diversité des expressions culturelles »⁷⁰.

⁶⁶ Pari de civilisation. Editions du Seuil, 2009, page 78.
⁶⁷ O.C., page 113.

⁶⁸ O.C., page 188.

⁶⁹ O.C., pages 66 et 74.
⁷⁰ Idem, page 274.

Rappel bibliographique

BENAC, Henri. Vocabulaire de la dissertation. Paris, Hachette, 1949.

BENVENISTE, Emile. Problèmes de linguistique générale. Paris, Gallimard, 1966.

BLOCH, Oscar et WARTBURG, Walter von -. Dictionnaire étymologique de la langue française. Paris, Presses universitaires de France, 2004.

BRAUDEL, Fernand. Grammaire des civilisations. Paris, Arthaud-Flammarion, 1987.

BÜTTGEN, Philippe et al. Les Grecs, les Arabes et nous : Enquête sur l'islamophobie savante. Paris, Fayard 2009.

DELIEGE, Robert. Une histoire de l'anthropologie : écoles, auteurs, théories. Paris, Seuil, 2006.

DESCOLA, Philippe. Par-delà nature et culture. Paris, Gallimard, 2005.

DIEGUEZ, Manuel de -. Le combat de la raison. Paris, Albin Michel, 1989.

DUBOIS, Jean, MITTERRAND, Henri et DAUZAT, Albert. Dictionnaire étymologique et historique du français. Paris, Larousse-Bordas, 1998.

GAFFIOT, Félix. Dictionnaire latin-français abrégé. Paris, Librairie générale française, 1989.

GODIN, Christian. Dictionnaire de philosophie. Paris, Fayard et Editions du temps, 2004.

GUERARD de LATOUR, Sophie. Vers la République des différences. Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2009.

JACQUARD, Albert. Petite philosophie à l'usage des non-philosophes. Paris, Calmann-Lévy, 1997.

MAALOUF, Amin. Le dérèglement du monde : Quand nos civilisations s'épuisent. Paris, Grasset, 2009.

MAQUET, Jacques. Les civilisations noires. Verviers, Marabout Université, 1966.

MEDDEB, Abdelwahab. Pari de civilisation. Paris,

Seuil, 2009.

MEMMI, Albert. Portrait du colonisé. Précédé de : Portrait du colonisateur. Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1957.

Portrait du décolonisé. Paris, Gallimard, 2004.

Testament insolent. Paris, Odile Jacob, 2009.

MORIN, Edgar. Pour une politique de civilisation. Paris, Arléa, 2008.

SCHREIBER, Jean-Philippe. La dérive communautaire de nos démocraties. In LUCIA. Les Lumières contre elles-mêmes ? Avatars de la modernité. Paris, éditions Kimé, 2009.

SOJCHER, Jacques, dir. L'humanité de l'Homme. Paris, Cercle d'Art, 2001.

THINES, Georges et LEMPEREUR, Agnès, dir. Dictionnaire général des sciences humaines. Paris, Editions Universitaires, 1975.

TODOROV, Tzvetan. La peur des barbares : Au-delà du choc des civilisations. Paris, Robert Laffont, 2000.

CEDIL



54 Av. de Stalingrad
1000 Bruxelles



02/476.92.83



02/476.94.35



www.cedil.be



info@cedil.be

ISBN 978-2-87440-065-0

Dépôt légal D/2009/3423/7

Du même auteur, aux mêmes éditeurs

Tolérance(s), Culture Laïque, 2008

Identité nationale: de la quête de racines à l'enseignement de l'histoire,
Dossier Société, 2009



Civilisation, culture: pour dépasser l'ambiguïté

Guy Jaspart